

CONSTANT DUTILLEUX (1807-1865) ENTRE ARRAS ET FONTAINEBLEAU

Dominique Horbez

LA FRANCE MÉLOMANE commémore en cette année 2016 le centenaire de la naissance du compositeur Henri Dutilleux, disparu en 2013. Né dans une famille d'artistes, il confiait il y a quelques années : « J'ai été pendant toute mon enfance entouré de tableaux de peintres de l'École de Barbizon. » L'auteur de *l'Arbre des songes* était en effet l'arrière-petit-fils du peintre Constant Dutilleux. Tous deux ont en commun d'avoir grandi à Douai, dans le Nord, mais c'est désormais à la ville d'Arras que le nom de Constant Dutilleux est associé. C'est là, en effet, que son atelier a accueilli pendant près de trente ans la plupart des jeunes artistes formant ce qu'on appelle aujourd'hui « l'École d'Arras ».

L'occasion est offerte de revenir sur l'histoire de ce peintre méconnu, grand ami de Corot et Delacroix, qui a partagé sa vie entre les paysages de l'Artois et la forêt de Fontainebleau, où il se retrouvait régulièrement avec ses élèves. Son destin fut à ce point lié à cette forêt que c'est au cours d'un voyage qui devait l'amener à Marlotte, où l'attendait son ami Corot, que la mort le frappa à l'automne 1865.

L'ÉCOLE DE LA FORÊT

Né à Douai le 5 octobre 1807, Constant Dutilleux se retrouve orphelin très jeune et est recueilli par son oncle, notaire. C'est dans cette ville qu'il est initié au dessin par son cousin Félix Robaut, le « père Robaut ». Ne pouvant reprendre l'étude notariale à la mort de son oncle, au printemps 1826, il décide de s'installer à Paris, où

sa découverte des maîtres flamands et hollandais aux musées du Louvre et du Luxembourg forge sa conviction de se consacrer à la peinture. Il entre à l'atelier d'Hersent à l'École des Beaux-arts, puis fréquente l'Académie Suisse. De retour dans le Nord en 1830, il s'installe à Arras où un de ses cousins lui confie le cours de dessin d'une institution privée. Il ouvre peu de temps après un atelier qui, après des débuts difficiles, va accueillir des élèves en nombre croissant.



C'est probablement dès la fin des années trente qu'il commence à fréquenter la forêt de Fontainebleau. Le musée du Louvre conserve en effet un carnet de dessins où des croquis d'arbres sont datés de 1837, et les premiers à être explicitement situés en forêt de Fontainebleau – précisément à la Croix de Souvray (Parc-aux-Bœufs) et au Mont Morillon – sont datés de 1840.

Dutilleux découvre la peinture de Corot au Salon de 1847, et devient progressivement proche de l'artiste, qu'il invite chez lui, à Arras, au printemps 1851. Corot, qui connaît la forêt de Fontainebleau depuis 1822, l'encourage à peindre sur le motif, et c'est sans doute sur ses conseils que, le 30 août 1851, Constant Dutilleux arrive à Barbizon, armé non plus de ses seuls crayons, mais aussi de ses tubes de couleurs. Il est hébergé par **Edmond Wagnez**, un de ses tout premiers élèves, partageant maintenant sa vie entre Paris et Douai, et qui a pris l'habitude de louer une maison à Barbizon à la belle saison. Dutilleux com-



mence à peindre l'après-midi même dans l'allée des Vaches et visite le Bas-Bréau dès le lendemain. Les jours suivants les amènent à découvrir les hauts lieux de la forêt ; « il y a là mille études à faire », écrit-il : le pavé de Chailly, les gorges d'Aprémont et de Franchard, plus à l'est la vallée de la Solle, la mare à Piat, le plateau de Belle-Croix.

Dutilleux reste en forêt jusqu'au 8 octobre. Il reçoit la visite d'un autre ancien élève, l'Arrageois **Alexandre Collette**, qui séjourne à l'auberge Ganne début octobre. Ce premier séjour est une révélation ; il écrit à son ami, le sculpteur Eugène Bion : « Je suis ici voué à une extase perpétuelle, la tête me tourne, j'ai le vertige. Barbizon est au pied des gorges d'Aprémont et à cinq minutes de la forêt du Bas-Bréau ! Non seulement je n'avais jamais rien vu de semblable, mais jamais je n'avais pu concevoir ou rêver de tels spectacles. Je suis comme dans un pays enchanté ! ou plutôt, j'ai quitté la terre et j'habite pour quelques jours une planète que le bon Dieu réserve à ses élus. »

Dès lors, pratiquement chaque année – à l'exception peut-être de 1852 et 1857, années pour lesquelles nous ne disposons d'aucune source documentaire – Constant Dutilleux séjourne en forêt de Fontainebleau, généralement de la fin de l'été jusqu'aux premiers froids d'octobre.

En 1853, il arrive, le 20 août, à Fontainebleau ; il passe deux nuits à l'hôtel du Cygne avant de partir pour Marlotte, où il s'installe pour six semaines à l'auberge Saccault, travaillant notamment sur le plateau de la Mare-aux-Fées, à la gorge aux Loups, ou encore au Long-Rocher. Il reçoit de nouveau la visite de Collette, et effectue un saut de quelques jours à Barbizon pour y voir son ami Wagrez. Il doit hélas rentrer trop tôt à Arras pour pouvoir rencontrer son ami Corot qui séjourne du 8 au 12 octobre à Fontainebleau, hôtel de la Sirène. « Mon cher ami, il n'y a donc pas eu moyen de vous voir à Fontainebleau, obligé que vous étiez de retourner... Vous avez fait de bonnes études, m'a dit madame Dutilleux. Nous verrons cela cet hiver », lui écrit-il quelques jours plus tard.

1855 est une année importante : alors que jusqu'à présent il avait profité de ses voyages en

forêt pour retrouver ses anciens élèves venus tenter leur chance à Paris – Collette, Wagrez ainsi que **Gustave Colin** – il se décide cette fois à y emmener ses nouveaux élèves. Parti d'Arras le matin du 25 août, il travaille l'après-midi même sur les hauteurs de la vallée de la Solle, accompagné de ses plus jeunes élèves – ils ont tout juste dix-huit ans – **Eugène Cuvelier**, **Eugène Bigour** et le benjamin, **Charles Desavary**, qui deviendra son gendre en 1858. Ils sont bientôt rejoints par d'autres élèves également venus d'Arras : **Jules Thépaut**, **Désiré Dubois** et **Ernest Pamart**. Gustave Colin se souviendra plus tard de la visite qu'il leur rendit cette année-là en forêt : « Je les rejoignis un matin, et les trouvai déjeunant à l'ombre du chêne "le Charlemagne". C'était comme une fête que semblait saluer, en se courbant sous le vent d'un beau jour, la haute futaie voisine. Souvenir plein de jeunesse et de fraîcheur ! ».

1857 marque une étape importante dans la reconnaissance de l'art sylvestre de Constant Dutilleux : il est admis au Salon avec trois paysages bellifontains : *Route de Fontainebleau à Barbizon, Bas-Bréau* (n° 884) ; *Vue prise dans les rochers du Bas-Bréau* (n° 885), *Vue de la sablière, près l'Épine* (n° 886). Cette année-là, Eugène Cuvelier, qui avait découvert, entre-temps, l'auberge Ganne, y séjourne deux semaines, du 15 au 30 septembre. Sans doute attiré par d'autres charmes que ceux de la forêt, il y revient l'année suivante et, le 7 mars 1859, il épouse Marie Louise, la fille de l'aubergiste. Cuvelier passera à la postérité comme un des pionniers de la photographie en forêt de Fontainebleau. Plus d'une centaine de ses clichés nous sont aujourd'hui connus.

DES FUTAIES AUX CIMAISES

Fort des succès et des rencontres que lui procurent ses séjours à Fontainebleau, Constant Dutilleux décide en 1860 de venir s'installer à Paris pour se rapprocher de ses amis – au premier rang desquels Corot et Delacroix – et de la forêt. Il confie son atelier arrageois à Charles Desavary et partage dès lors son temps entre Paris et Arras. Dès l'année suivante, quatre de ses cinq envois au Salon sont acceptés, dont un *Chemin dans le Gros-Fouteau*. Ses séjours automnaux vont l'amener au sommet de son art. Le 30 octobre 1861, il écrit à son gendre : « Les études sont finies [...]



plus fortes que celles de l'année dernière; ce sont Corot, Huet et autres qui le disent. Je n'ai qu'à m'incliner et me réjouir. »

Dutilleux présente une *Étude en forêt* au Salon des Refusés, en 1863, et retrouve, l'année suivante, les cimaises du Salon officiel : « Le jury de cette année est déjà entré en fonction et j'ai su dimanche par Corot que mes deux toiles ont été reçues avec une vive approbation. Dieu soit loué, j'ai même été apprécié. Cette malheureuse peinture que je fais, sans préoccupation aucune, est un peu brutale et ne cherche pas à plaire, mais elle est sincère », écrit-il. L'année 1865 devrait encore amener sa moisson d'études; Corot l'invite à le retrouver à l'automne à Marlotte. Le rendez-vous est fixé le 15 octobre à la gare de Fontainebleau : « Le convoi part à midi; il faut donc être à 11 h 30 au débarcadère », lui écrit-il. Hélas, Constant Dutilleux est retrouvé inanimé dans le train qui le ramène d'Arras à Paris, terrassé par une attaque cérébrale; il décède quelques jours plus tard, le 21 octobre. Corot perd un de ses plus fidèles amis; « Cet homme était pour moi comme une divinité », confiera-t-il à un de ses enfants. En souvenir, Charles Desavary plantera sur la tombe de son beau-père un arbre de la forêt de Fontainebleau.

L'HÉRITAGE

La mort de Dutilleux va soulever à Arras une succession d'hommages de la part de tous ceux qui l'avaient côtoyé. Dès 1866, deux monographies lui sont consacrées, et le musée de la ville organise en quelques mois une exposition rétrospective où sont présentés plus de trois cents tableaux, études et dessins du maître. À Paris, le Salon accepte, à titre posthume, deux paysages, dont une vue du Pré Larcher; mais ce sont sans doute ses anciens élèves qui apporteront le plus beau témoignage de la qualité de son enseignement : plusieurs de ceux qui l'entouraient lors du

séjour en forêt en 1855 – Colin, Desavary, Dubois, Thépaut – sont admis au Salon de 1868; Thépaut avec deux paysages de Fontainebleau, dont une vue de la mare à Piat. Deux d'entre eux continueront à fréquenter la Seine-et-Marne, d'où ils rapporteront des œuvres majeures : Désiré Dubois séjournera à plusieurs reprises à Thomery, où son ami Eugène Cuvelier s'installe définitivement en 1875; Jules Thépaut retrouvera Amédée Servin, qu'il avait rencontré à Barbizon quelque vingt ans plus tôt, dans son village de Villiers-sur-Morin en 1876.

Ayant entretenu une relation quasi mystique avec la forêt, Dutilleux en fut aussi un de ses premiers défenseurs. Son biographe Constant Le Gentil en rapporte les propos suivants : « Pauvre forêt, elle a déjà reçu bien des outrages, on la taille, on la coupe à merci, on lui enlève ses grès pour les porter au bois de Boulogne, on la livre aux vaches et aux promeneurs parisiens; bien des rapines l'ont défigurée, déshonorée ».

De ses séjours bellifontains, Constant Dutilleux nous a laissé plus d'une centaine de peintures, pour la plupart disséminées dans des collections particulières, mais certaines, et non des moindres, sont visibles aujourd'hui dans les musées des Hauts-de-France (Arras, Lille, Douai), au Louvre, et plus près de nous au musée des peintres de Barbizon ■

Je l'ai tant aimée, cette chère forêt, qu'elle a bien pu se laisser deviner un peu.

POUR EN SAVOIR PLUS SUR CONSTANT DUTILLEUX ET L'ÉCOLE D'ARRAS

Corot et les peintres du Nord, par Dominique Horbez - Les Éditions de l'Amateur, 2014.

